

aristocratic political patrons. Cultural changes reinforced political ones. As aristocratic hegemony came under closer scrutiny, the presence of women in politics came to typify the old régime's decadence and effeminacy. Many aristocratic women themselves were embracing aspects of "a sentimental revolution" which lauded the domestic virtues and condemned direct political involvement for women as unseemly and "artificial". Hence the activities of the Duchess of Devonshire in support of her Whig friends, and the public reaction to those activities, should be seen as the end of an era for women in politics, not the beginning of a new one. By 1828 Lord Palmerston could pronounce, without fear of contradiction, that upper-class women had been reduced to mere "ornaments of society". Separate spheres were thus becoming a reality for upper-class women, and what now increasingly mattered in politics was gender, not class. Meanwhile, political reformers, dating back to John Wilkes in the 1760s and 1770s, were parlaying a distinctly masculine style of politics that would find ultimate expression in the *Reform Act* of 1832, the legislative culmination "of the process of naturalizing the political subject as male" (p. 262).

Lewis's book is a considerable achievement. It is based on monumental research, and her findings are presented with wit and style. It should also prove to be seminal: anyone who reads it will be obliged to accept a considerably altered view of Georgian politics and gender relations.

John Sainsbury
Brock University

MANDRESSI, Rafaël — *Le regard de l'anatomiste. Dissection et invention du corps en Occident*, Paris, Seuil, 2003.

Rafaël Mandressi remet ici en question l'historiographie sur la dissection en critiquant notamment l'approche déterministe des historiens et surtout des médecins qui l'ont construite. Son hypothèse tend à démontrer que l'anatomie est une construction culturelle déterminée par de multiples facteurs. Sa méthode consiste à examiner le regard de l'anatomiste en soi et dans son contexte. Le premier chapitre aborde la problématique de la relation entre l'Église, le christianisme et le corps. Une remise en cause attendue de l'influence de la bulle de Boniface VIII sur la « décarnisation » sert de point de départ à une réflexion épistémologique et anthropologique du rapport humain envers les corps morts et son évolution au cours de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge. Les écrits patristiques, cléricaux et universitaires servent de base à cette discussion dont les thèmes incluent la résurrection et la prétendue répugnance de l'Église face au sang. Cette horreur du sang aurait-elle affecté l'exercice de la chirurgie et entravé un avènement de l'ouverture des corps? Encore une fois, ces lieux communs de l'historiographie sont examinés et nuancés par les études plus récentes et une perspective plus large qui considère un ensemble de résistances culturelles qui auraient joué un rôle dans l'absence de dissections entre la période alexandrine et le XIII^e siècle européen. Mais, d'après l'auteur, aucune hypothèse ne rend intelligible cette problématique puisque, d'emblée, la question est mal posée. Plutôt que de s'interroger sur ce qui aurait freiné l'avènement de la dissection des corps comme s'il

s'agissait d'un réflexe naturel obligatoirement brimé, il se questionne surtout sur ce qui aurait favorisé son émergence, son « invention » au XIV^e siècle.

Parmi les nombreux facteurs qu'on pourrait citer, l'auteur en privilégie un en particulier : la curiosité, le désir de savoir, une volonté nouvelle de connaître le corps. On postule donc que si les dissections n'ont jamais été interdites, « il s'agit d'une pratique qui est adoptée parce qu'à un moment donné elle est perçue comme nécessaire » (p. 61). Mandressi propose donc d'examiner d'où proviennent ces nouvelles exigences. Contrairement à l'idée reçue qui consiste à poser les pratiques expérimentales de dissection en opposition au savoir livresque, l'auteur voit celles-ci comme résultant directement des livres, principalement ceux qui réaniment la pensée médicale occidentale entre les XI^e et XIV^e siècles par le biais du mouvement massif de traductions arabo-latines et plus tard gréco-latines. Cet argument est encore plus valable pour les savoirs chirurgicaux se transmettant de plus en plus par l'écrit. Du texte, donc, à l'autopsie, une curiosité permise et légitimée s'installe pour « éprouver » les savoirs anatomiques. « Dans cette dialectique entre le livre et la table, il ne s'agit pas comme on l'a cru, ou comme on a voulu le voir dans la lutte entre Vésale et Sylvius au XVI^e siècle, de dénigrer l'anatomie galénique mais bien d'établir avec son œuvre une relation active » (p. 82).

Au XVI^e siècle, l'apologie du regard comme moyen d'appréhension du savoir est le leitmotiv des tenants de la *scientia nova*. C'est ce même regard que pose l'artiste sur le corps qu'on veut désormais rendre vivant. Artistes et anatomistes se confondent chez Leonardo da Vinci et chez Michel-Ange dans une mutation des représentations du corps, les techniques des uns servant les dessins des autres. Ce que l'auteur fait ressortir, ce sont ces nouveaux concepts du voir et du toucher, pour lesquels pourtant, les livres servent encore de médiateurs privilégiés.

C'est donc que les livres procurent un cadre d'intelligibilité à une méthode nouvelle qui doit donner lieu à un mode d'appréhension. Les auteurs de la Renaissance n'auront cessé de créer des parallèles entre la charpente corporelle et les assises des constructions architecturales mais aussi navales, mécaniques. Toutes ces nouvelles approches donnent lieu à une révision de la mécanique du vivant que le microscope aura contribué à rediviser. D'autre part, cette vision mécaniste confortée par les Anciens mais renouvelée par l'avènement de machines de plus en plus sophistiquées, cohabite avec une autre vision : une anatomie utilitaire, astrale, « ancrée dans la tradition ancienne des connexions intimes entre l'homme et le monde, inscrite dans une matrice de représentations où la nature est travaillée et traversée par des “sympathies” et des correspondances, entendue comme un lieu de réverbération d'un univers où partout souffle l'esprit où s'entrecroisent de toutes parts des signes ayant une signification cachée » (p. 159). Mais ces correspondances laissent graduellement place à des analogies plus concrètes où la cartographie fournit d'autres métaphores pour exprimer la nouveauté des organes. En outre, ces nouveaux repères éloignent le regard des humeurs, des fluides et des vents de la médecine humorale pour se fixer sur les solides des lieux.

Dans le chapitre joliment intitulé « Le cadavre, l'automate, la cruauté et l'inutile », on dénombre les nombreux avatars de l'entreprise anatomique : puanteur, fluides, viscères mais aussi instruments, bistouris, rasoirs, scalpels, toutes choses qui font partie

de la mise en scène de l'acte de disséquer. Elles en deviennent usuelles mais elles sont toujours entourées d'une aura d'audace, de dangers et de fascination morbide qui deviennent aussi l'objet d'une passion qui conduit à une véritable chasse aux cadavres dont l'approvisionnement n'est désormais jamais suffisant. On en vient rapidement aux nombreux débats que suscite la dissection au XVIII^e siècle. Toutes ces techniques pratiques ne sont-elles pas dangereuses? On s'insurge contre le sort que réserve le scalpel aux humains soumis à son action en raison de la défaveur sociale. Arguments réfutés entre autres, par Diderot et l'Encyclopédie, fervents défenseurs de l'utilité de la science, des arguments qui vont même jusqu'à faire l'apologie de la vivisection sur laquelle l'auteur s'attarde.

L'auteur passe enfin à l'impact de l'anatomie en tant que mode de connaissance, avec toutes ses particularités techniques et méthodologiques, sur le discours moraliste et religieux, puis sur les parlars mondains et littéraires. Faire l'anatomie d'une chose revient à la mieux connaître en la découpant, la divisant, la dévoilant. L'auteur l'examine aussi en tant que spectacle, facilement mis en scène dans des amphithéâtres. L'anatomie a besoin d'un auditoire pour s'exprimer. Aussi et surtout c'est dans les images qu'elle survit de façon saisissante ainsi que dans les divers artifices anatomiques, que l'on pense aux modèles et aux squelettes de cire. Elle devient alors objet de collection, de curiosité et d'orgueil.

Cet ouvrage aura donc réussi à montrer que « le corps anatomique est le fruit d'une opération culturelle » (p. 269), d'autant plus que celle-ci est spécifique à l'Europe et tributaire du galénisme occidental, comme l'avait déjà avancé Roger French. L'auteur remporte un pari difficile en raison de la pluralité des sources. Le cadre méthodologique réussit à faire oublier que l'on survole plus de quatre siècles. On pourrait déplorer l'absence de bibliographie, qui rend la consultation de ce livre ardue et presque exaspérante. Des questions de détails plus spécifiques tels que l'utilisation de citations de textes traduits et imprimés à la période moderne (par exemple, Guy de Chauliac cité dans sa traduction française de E. Nicaise) n'empêchent pourtant pas la lecture agréable de cet ouvrage écrit dans une langue vivante et accessible.

Geneviève Dumas
Université de Sherbrooke

MARTIN, Philippe — *Une religion des livres (1640–1850)*, Paris, Cerf, 2003, 622 p.

On connaît, pour la période moderne, l'importance numériquement décisive du livre de piété. Ce corpus restait pourtant mal connu. Certes, il existait de nombreuses études portant sur des auteurs spirituels ou des ouvrages en particulier, des bibliothèques ou des groupes de lecteurs spécifiques. Certes, le travail de Claude Savart avait livré des repères importants. Mais la contribution de Philippe Martin permet de porter sur le phénomène un regard à la fois macro, sur plus de deux siècles et à partir de plus de 2 000 éditions, et micro par l'analyse qualitative des textes, des livres et de leurs usages. Les stratégies d'écriture, la notion d'auteur, la production et le marché du livre, sa circulation, les représentations véhiculées, les appropriations lectrices,